

DE LA PROTOHISTOIRE À L'ANTIQUITÉ ET AU HAUT MOYEN-ÂGE

Christian Markiewicz*

Traiter de façon synthétique le cheminement des sociétés du Luberon, qui les a conduites de la fin de l'âge du bronze aux portes du Moyen-Âge, est une gageure, et cela à plusieurs titres. Tout d'abord, parce qu'il conviendra de considérer un amalgame d'entités géographiques spécifiques qui ne se fondent et s'entremêlent qu'à l'intérieur de nos découpages administratifs. Ensuite, parce qu'il faudra bien admettre que si l'état lacunaire des connaissances justifie la recherche, cette dernière est largement desservie aujourd'hui par le nombre limité de programmes dynamisants. Nous regrouperons dans cette catégorie plusieurs études exemplaires, anciennes ou en devenir, qui ont largement facilité notre travail de synthèse. Il faut citer en autres l'inventaire topographique du Pays d'Aigues publié en 1981 sous la direction de P.-A. Février, le diagnostic archéologique réalisé par Henri Marchesi et le SACGV (Service d'Archéologie du Conseil Général de Vaucluse) à l'occasion des travaux d'aménagement hydraulique dans la vallée du Calavon, enfin les recherches effectuées par André Dumoulin, Guy Barruol et Pierre Martel notamment sur les thèmes de la voie domitienne ou encore sur la topographie antique d'Apt qui connaîtront un prolongement annoncé¹.

Cet article a bénéficié du précieux concours :

- de Jacques Mouraret, président de l'APAME (Association pour la Promotion de l'Archéologie en milieu Enseignant),
- du service de reprographie de la conservation des musées de Cavailon,
- du SRA (Service Régional de l'Archéologie),
- de Patrick Seguin et Jacques Huissoud, photographes.

* Archéologue, animateur indépendant du patrimoine.

1. FÉVRIER P.-A., 1981.

Notices d'Archéologie Vauclusienne, 1990.

BARRUOL G. et MARTEL P., 1962.

BARRUOL G., 1968.

L'ÂGE DU FER EN LUBERON

Cette phase chronologique, située conventionnellement, entre les VII^e et I^{er} siècles avant J.-C. est divisée en deux périodes ; le premier âge du fer, qui correspond à la plus ancienne, et le second âge du fer dont l'achèvement correspond, en théorie tout au moins, à la romanisation générale de la Gaule méridionale. On désigne également par Protohistoire une partie de cette séquence qui se distingue de la précédente (la Préhistoire) par l'existence de textes, mentionnant les hommes, leur pays et certains événements, que nous ont laissés des auteurs antiques².

La difficulté, pour les pays du Luberon, à établir pour cette période un état de la question

réside dans l'extrême fragmentation et la relative pauvreté des données. Elles nous livrent, globalement à ce jour, une image encore très imprécise sur l'aspect, même physique, des territoires tels qu'ils se sont présentés à l'arrivée des conquérants romains. Cependant, ce constat résulte peut-être plus de la position des sites conservés, souvent perchés ou à flanc de coteau, et de leur importance moindre, que d'une réelle faiblesse dans la densité d'occupation. Encore préservées et tenues à l'écart des programmes d'aménagements, les zones concernées par les occupations de l'âge du fer, délivrent avec parcimonie encore les éléments pouvant nous dévoiler leur identité réelle. Notons, qu'à ce jour, et hormis quelques découvertes fortuites³, seul le site de Perréal (commune de Saint-Saturnin-lès-Apt) a fait l'objet d'une étude, entamée à la fin des

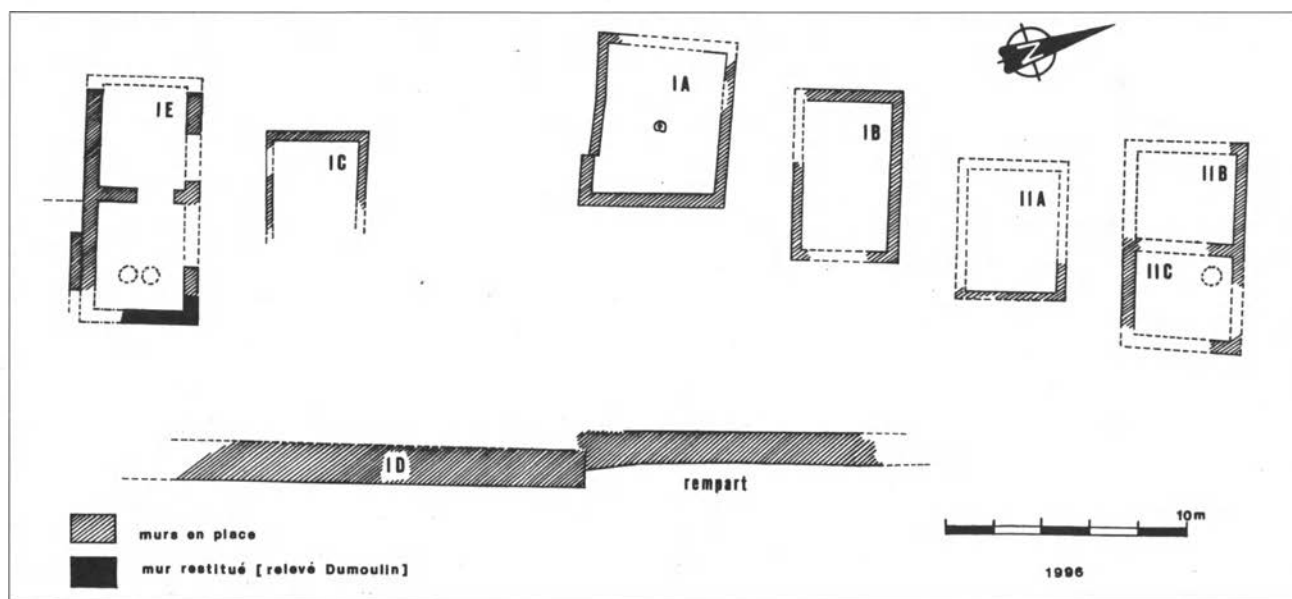


Fig. 1 - Plan du site de Perréal. (Relevé APAME, SACGV).

2. La création des comptoirs grecs sur la côte méditerranéenne (*Massalia* créée par les Phocéens vers 600 avant J.-C., *Olbia* à l'est de *Massalia* fondée dans le courant du IV^e siècle, Agde au V^e siècle vraisemblablement) entraîna rapidement l'établissement de relations commerciales entre les peuples indigènes et les nouveaux conquérants. Les auteurs principaux ayant mentionné et relaté ce mouvement sont Polybe, Posidonios, Strabon, Pline et Ptolémée.
3. Nous pensons ici notamment au diagnostic archéologique réalisé par Henri Marchesi pour le compte du SACGV entre 1987 et 1990 à l'occasion des travaux d'aménagement hydraulique dans la vallée du Calavon et qui devait permettre d'identifier 18 sites. Se référer aux *Notices d'Archéologie Vauclusienne*, n° 1 Vallée du Calavon, 1990.

années 40 et accompagnée d'un récent programme de mise en valeur⁴ (fig. 1).

Face à la pauvreté des données et à l'état médiocre des connaissances, la question est de savoir pour les pays du Luberon comment défi-

nir spécifiquement ce mouvement protohistorique que l'on a eu tendance, pour le sud de la France, à cataloguer sous l'appellation restrictive de « civilisation des *oppida* ».

L'habitat gaulois perché de Perréal

Jacques MOURARET

L'éminence isolée aux flancs relativement abrupts, baptisée « colline de Perréal », se dresse dans la plaine du Calavon, au nord-ouest d'Apt. Il s'agit d'un petit plateau allongé du nord au sud, d'environ 200 mètres de longueur sur 60 mètres de largeur moyenne (environ 1 ha au total), culminant à 465 mètres d'altitude, en limite des communes de Gargas et de Saint-Saturnin-lès-Apt.

Selon Guy Barrauol, cette région relève, à la veille de la conquête romaine, du territoire des Vulgientes, tribu fédérée au peuple des Albici dont César, au cours de sa lutte contre Pompée, souligne les liens qui les attachent aux marseillais. Une voie est-ouest très ancienne, connue sous le nom de « voie domitienne », se développe plus au sud en bordure du Calavon (Barrauol et Martel, 1962). À cet axe se rattachaient des itinéraires secondaires au tracé mal établi, dont l'un au moins, de direction générale nord-sud, longeait sans doute le piedmont oriental de Perréal (Marchesi, 1990).

La zone médiane du plateau sommital a très tôt attiré l'attention des archéologues (M.-A. Barthélemy, F. Sauve, A. Tamisier) qui y ont ramassé en surface des vestiges divers. Dans les années cinquante, A. Dumoulin effectue la première fouille méthodique sur une partie du site, et dégage un ensemble de « cabanes », protégées par un rempart, qu'il attribue à l'Âge du Fer. Cette fouille sera complétée en 1989 par l'APAME⁵. Ces travaux ont révélé six grandes habitations partiellement encastrées dans le sol, construites en maillons liés à l'argile, dans lesquelles la fonction de stockage de provisions était importante, comme en témoigne la présence de très nombreux vestiges de récipients de grandes dimensions (dolia). Si l'on excepte quelques fragments anciens, notamment des tessons de céramique grise monochrome et quelques céramiques modelées (attribuables aux VIe-Ve siècles avant J.-C.), le matériel recueilli semble pouvoir être globalement rattaché à la seconde moitié du 1^{er} siècle avant notre ère, et plus particulièrement à ses dernières décennies. Quelques poteaux pourraient témoigner, en outre, d'une fréquentation du site après le changement d'ère. Les matériaux employés, leur mise en œuvre, les dimensions des « cabanes » ainsi que la présence de grands récipients de stockage se rapportent aisément à un habitat de tradition indigène, comme on en connaît bon nombre dans notre région. Ici toutefois, les toitures sont quelque peu inattendues : les tegulae romaines utilisées (au lieu du chaume habituel) rendent compte d'une assimilation incontestable de la romanité (d'autres rares exemples existent, dans le Gard). Les caractéristiques techniques médiocres du rempart (totalement dépourvu de tours par exemple), donnent à penser qu'il était d'efficacité défensive plus symbolique que réelle. Il est possible que sa fonction principale ait été le soutènement des terres.

C'est l'urbanisme de Perréal, pour autant qu'on puisse l'entrevoir dans le périmètre fouillé, qui fait la principale originalité du site : les habitations sont alignées perpendiculairement au rempart sur lequel elles ne prennent pas appui, selon d'étroites lanières parallèles de dimensions égales, où l'espace est moins compté aux habitants que dans la plupart des sites perchés connus. Avec leurs larges aires de circulation, les constructions de Perréal obéissent à un urbanisme qui a été mûrement réfléchi. Si le terme d'oppidum demeure donc commode pour désigner l'habitat perché de Perréal, il convient de souligner que celui-ci, dans son dernier état, s'écarte sensiblement, par sa datation comme par son organisation, de ce que l'on englobe plus habituellement sous ce terme.

L'abandon du site de Perréal semble lié à la fondation de la cité d'Apt, et l'absence de signes de destruction violente pousse à imaginer un déménagement en bon ordre. Il est possible qu'une répartition nouvelle des terres, par l'occupant romain, ait affaibli les ressources des habitants de Perréal, dont le site était par ailleurs assurément incommode dans un contexte pacifié. Sans doute ont-ils été poussés à « essaimer dans les villae (...) de la plaine » (Barrauol, 1961), dont les vestiges sont nombreux à proximité immédiate de la colline. Il est difficile, quoi qu'il en soit, de trancher autrement qu'en faveur d'une mort naturelle de Perréal, après le départ progressif de sa population, sans violence apparente.

L'option de « capitale des Vulgientes » proposée par G. Barrauol à propos du site de Perréal semble devoir être provisoirement levée. Les indices probants qui rendraient compte de l'activité florissante d'une métropole font encore défaut, le site ne paraissant pas avoir fait l'objet d'une occupation ancienne et prolongée, mais au contraire limitée, apparemment concentrée dans le 1^{er} siècle avant J.-C. Des recherches ultérieures, plus approfondies, apporteront sans doute plus de précision sur cette interprétation.

4. Ce site fouillé par A. Tamisier puis A. Dumoulin fait l'objet d'un programme dirigé conjointement par le SACGV et l'APAME.

5. L'Association de Promotion de l'Archéologie en Milieu Enseignant (34^{ter}, chemin des Vignes Blanches - 84510 Caumont-sur-Durance) a travaillé avec le concours du Service d'archéologie du Conseil général de Vaucluse (4, rue Saint-Charles - 84000 Avignon).

État de la question

L'homme protohistorique

Regroupés en peuplades (*Vulgentes*, *Cavari*, *Dexivates* ou *Vordenses*), les hommes de l'âge du fer de notre région appartiennent aux confédérations celto-ligures des *Albici*, *Cavari* et *Salii*, probablement dans le sud Luberon⁶. Sous l'impulsion d'un mouvement qui touchera d'abord la Provence méridionale, elles adaptent les règles à des besoins liés à la configuration même de leur pays ; c'est ainsi que les *oppida* ou cités fortifiées, les habitats isolés à flanc de coteau ou en plaine se propageront ici en une multitude de communautés reliées par un réseau de voies.

Sédentaire, l'homme de l'âge de fer, développe l'agriculture et l'élevage à proximité de son village. Il consomme des objets utilitaires en céramique modelée à pâte lissée, peignée ou incisée (céramique dite indigène), en métal ouvragé par des artisans locaux, mais aussi des pièces plus luxueuses, importées des comptoirs massaliotes ou d'Italie et qui démontrent l'existence d'un important réseau de communication⁷. Signalons par exemple ici la découverte exceptionnelle sur l'*oppidum* du Castellar à Cadenet de céramique attique (Grèce) à figures noires ou rouges ou encore d'une *oenochoe* (pichet) étrusque en bronze, datée du VII^e siècle avant J.-C., dans un tertre funéraire de la région de Pertuis⁸.

L'habitat protohistorique : une diversité certaine

De cette phase qui aura duré environ 800 ans, la partie la plus récente (second âge du fer) est la mieux illustrée, sans pour autant permettre de livrer des analyses très précises. Les recherches et inventaires effectués en Luberon incitent à ce jour à définir une tendance très nette ; les socié-

tés protohistoriques se seraient établies de préférence sur des sites aménagés, perchés ou de hauteur. À ce titre, les statistiques sont éloquentes et ne révèlent à ce jour l'identification que d'un seul site de plaine, au sud du Luberon, sur le plateau de Sainte-Marguerite à Puget. Il est cependant certain que si la topographie et la configuration même des paysages ont largement orienté les choix et dicté les conditions d'installation, l'aménagement intensif des terres agricoles de plaine et de coteau nous privent certainement d'une vision plus conforme à la réalité.

Le phénomène ne doit donc pas être simplifié sous le trait d'une caricature dépeignant les communautés, regroupées à l'ombre des enceintes de leur *oppidum* respectif. La réalité cache une diversité de situations plus complexe à définir puisqu'il faudrait concevoir qu'à la même époque existèrent, en même temps que les *oppida*, des occupations troglodytiques, en proportion faible il est vrai (cas de la grotte Saint-Gervais à Bonnieux, site du fort de Buoux ?), des habitats de plaine et peut-être surtout des habitations isolées et dispersées à flanc de coteau ou en bas de pente.

Récemment identifiées dans la vallée du Calavon (site de la Grand'Bastide à Goult, Font Blanche à Gordes)⁹, ces petits aménagements précaires ont mal résisté au temps et passaient d'autant plus inaperçus que les chercheurs ont longtemps focalisé leur attention sur les seuls sites suggestifs, et vierges de tout aménagement destructeur, que constituent les perchements.

Rôle et fonction de l'oppidum

Si le rôle défensif de ces enceintes paraît indiscutable, il est essentiel de leur attribuer une fonction symbolique plus forte encore et peut-être primordiale ; elles définissaient, aux yeux des

6. L'intrusion du Pays d'Aigues dans le territoire salien est suggérée par Strabon qui le prolonge jusqu'au Luèron que certains assimilent à Luberon.

7. Cette céramique peut être grise monochrome à décor ondé (VI-V^e siècles avant J.-C.), ou originaire de Campanie ou d'Arezzo.

8. L'objet provient des sites identifiés dans le secteur des collines des Trois-Frères et qui présentent l'aspect de 10 *tumuli*.

9. Suivi des travaux d'aménagement hydrauliques, SACGV, op cit, 1990, pp. 31-36.

autres et dans le paysage, l'unité et l'identité d'une communauté et son emprise sur un territoire. Cette notion implique l'existence de relations et d'échanges entre les différents regroupements rendus possibles grâce à un réseau de voies principales et secondaires attestées, pour les plus importantes, par des sources antiques et partiellement reconnues sur le terrain.

L'organisation générale de ces entités, à partir des nombreux exemples précités, nous échappent encore cependant. Si quelques plans de cabanes (attribués au second âge du fer) se dessinent nettement à Perréal, et plus imprécisément ailleurs (les Roques à Goult et Saint-Pantaléon, le Rouan à Villars, la Tuillière à Saint-Martin-de-Castillon, le Castellar à Cadenet) il est impossible pour autant d'identifier ici les prémices d'une réelle organisation de type urbain telle qu'elle apparaît par exemple sur l'*oppidum* d'Entremont, capitale des Saliens, au nord d'Aix-en-Provence¹⁰. Plus complexe encore à établir est la définition de la fonction religieuse de ces oppida du Luberon, à partir du seul exemple du Castellar de Cadenet ayant livré de rares et précieux indices.

L'oppidum et la question des enceintes

La configuration des *oppida* est variable et résulte notamment d'une adaptation à un milieu naturel perché offrant des avantages stratégiques indéniables. Ils sont généralement peu étendus dans notre région, excédant rarement 2 ha. L'existence d'une enceinte n'est pas une règle absolue, on doit constater qu'elle se rencontre dans la plupart des cas et sous diverses formes¹¹ :

- ceinture unique circulaire fermée dans le cas

le plus courant (Perréal à Saint-Saturnin-lès-Apt ?, Verjusclas à Lioux, plateau des Roques à Gordes, colline Saint-Jacques à Cavaillon, le Pointu à Rustrel, Castellar à Cadenet, Castellas à Saint-Martin-de-le-Brasque, Saint-Julien à la Bastidonne) ;

- enceinte circulaire double fermée (le Rouan à Villars ?) ;
- ceinture double ouverte, appuyée sur un à-pic (Aiguille du rocher à Lioux, Castel-Sarrazin à Lourmarin) ;
- polygonale (les Crests à Bonnieux (plan en V), la Jeannette à Lagarde d'Apt) ;
- enceinte rectiligne unique ou multiple (de 1 à 6 au fort de Buoux) barrant un éperon sur sa largeur (les Blaques à Céreste, le fort et les Confines à Buoux, Castellar à Goult, les Roques à Goult et Saint-Pantaléon, les Combettes et Saint-Pons à Bonnieux, N.D. de Courennes à Saint-Martin-de-Castillon, la Vache d'or à Viens) ;
- semi-circulaire unique barrant un éperon (Castillon à Lagarde) ;
- levée de terre (Saint-Pierre à Lagarde d'Apt).

L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

La création des cités et la gestion des campagnes : un processus concerté pour un contrôle généralisé

La fondation, à la fin du I^{er} siècle avant J.-C., des cités d'*Apta Iulia* (Apt) et de *Cabellio* (Cavaillon) achèvera dans la vallée du Calavon le processus de romanisation, entamé un siècle auparavant en Provence du sud¹². Le remplacement, à la fin du second siècle avant J.-C., d'un ancien tracé indigène par la voie domitienne¹³ laissait augurer déjà des prétentions romaines.

10. L'*oppidum*, capitale celto-ligure de la confédération des *Salluvii*, fait l'objet d'un important programme archéologique. Les résultats spectaculaires obtenus permettent de saisir l'organisation planifiée de cette « ville » fortifiée occupée à partir du IV^e siècle avant J.-C.. Outre un réseau dense de rues délimitant des îlots en damier, les recherches ont permis de reconnaître d'importants aménagements culturels. La population de cet *oppidum* couvrait environ 3,5 ha serait estimée à 2000 ou 3000 habitants.

Se référer au catalogue *Archéologie d'Entremont au musée Granet*, 1987.

GOUDINEAU C. et KRUTA V., La ville antique in DUBY G. Dir, 1980, pp. 139-231.

11. D'après les travaux de BARRUOL G., 1961 et FÉVRIER P.-A. Dir, 1981.

12. La conquête, débutée en 125 avant J.-C., permit l'implantation des premières colonies de vétérans (dont Narbonne en 118). La prise de Marseille en 49 avant J.-C., devait amplifier le mouvement qui se généralisa définitivement à l'avènement d'Auguste en 27 avant J.-C.

13. Du nom de *Domitius Ahenobarbus*, auteur du tracé.

Conçue pour relier l'Italie à l'Espagne, en empruntant les vallées de la Durance et du Calavon, elle fut l'affirmation d'une volonté stratégique de conquête, jetée comme un filet sur les territoires contrôlés jusqu'alors par de petites bourgades indigènes dispersées.

C'est en effet à partir de cet axe, véritable épine dorsale, que vont définitivement s'établir ici les agents de la romanisation à la fin du I^{er} siècle avant J.-C. ; la cité et son territoire (*la civitas*), les hameaux, les fermes et leur domaine (*les villae*), les relais routiers (*les mutationes*), les comptoirs (*les vici*), les ateliers artisanaux et pour assurer lien et liant dans le pays, le réseau des voies et des chemins.

Depuis une vingtaine d'années, la multiplication des découvertes fortuites gérées de façon plus drastique dans le cadre innovant de l'archéologie de sauvetage nous permettent, grâce à une illustration assez abondante, de dresser plus facilement pour l'époque gallo-romaine un état de la question.

Ici encore toutefois, la répartition des sites découverts peut être trompeuse et dévoile des limites méthodologiques dans l'exploitation intensive des données sur tel périmètre, desservie par l'absence de toute reconnaissance sur un secteur limitrophe¹⁴. Notre approche mettra aussi immanquablement en évidence les disparités existant entre les niveaux de connaissances sur les thèmes de la ville et de la campagne, et les déséquilibres relevés à l'intérieur de chacun même.

La période illustrée embrasse environ 350 années environ (des années 50 avant jusqu'au IV^e siècle après J.-C.) et révèle le glissement essentiel

qui va s'opérer entre la mise en place du processus de romanisation et l'affirmation généralisée d'un nouveau pouvoir qui atteindra la Provence dès le III^e siècle : le christianisme.

La voie domitienne ; premier agent de romanisation en Luberon

Cette voie majeure traverse totalement le territoire actuel du PNRL, d'est en ouest au nord de la montagne du Luberon, et son tracé reconnu par Guy Barruol et Pierre Martel, fit l'objet d'une précieuse étude¹⁵. Créée à la fin du second siècle avant J.-C., elle fit l'objet à plusieurs reprises d'aménagements sous le règne des empereurs Auguste (3 avant J.-C.), Antonin le Pieux (145 après J.-C.) et Probus (279-280) ou Catus (282-283) comme l'attestent les inscriptions portées sur les différentes bornes milliaires conservées¹⁶.

Cet axe, fut pourvu après la conquête définitive de l'arrière pays, de villes phare qui portaient aussi le titre de *mansiones* (sites d'étape aux installations d'accueil conséquentes), distantes de 35 à 40 km, et reliées par de simples relais. Moins éloignés les *mutationes*, distants de 15 à 23 km, constituaient des sortes d'auberges ou tavernes¹⁷ dont la localisation exacte et l'importance sont encore mal perçues. Tel est le cas pour la station *Catuiacia* ou encore pour celle d'*Ad Fines* que les dernières découvertes réalisées¹⁸ (four de potier et habitat I^{er} avant-I^{er} siècle après J.-C., borne milliaire du III^e siècle et chapiteau ionique) éclairèrent toutefois d'un jour nouveau¹⁹ (photo p. 98).

14. L'illustration la plus flagrante de cette lacune réside une nouvelle fois dans les résultats du programme d'étude pour l'aménagement hydraulique de la vallée du Calavon ayant permis d'identifier en quelques mois 55 sites inédits sur un territoire relativement peu étendu et couvrant 220 km². En opposition, en amont de la même vallée et à faible distance, le territoire situé à l'est d'Apt, semble dépourvu.

15. BARRUOL G et MARTEL P, 1962, *op cit*.

16. Aménagements attestés par des bornes milliaires trouvées au Chêne et à Orgon pour la première mention, à Goult et Tarascon pour la seconde, à Goult (Maricamp) pour la troisième.

Cabellio, Apta Iulia : la création de deux capitales sur la voie domitienne au pays des Cavari et des Albici

Le forum et ses aménagements

Édifiées sur le tracé de la voie peu de temps avant le changement d'ère, ces villes-étapes ont eu un effet colonisateur sur des régions à forte concentration indigène et ont, par le passé, entretenu des liens privilégiés avec *Massalia*, vaincue par César en 49 avant J.-C..

La fondation de ces cités, implantées dans des secteurs ciblés, résulte donc d'une volonté ferme d'imposer le sceau de Rome aux yeux des peuplades locales. C'est ainsi que *Cabellio* devait prendre naissance au pied de l'*oppidum*, identifié comme l'une des sept « villes de *Massalia* » à l'époque protohistorique, et au croisement d'un réseau ancien de voies. Pour sa part, *Apta Iulia*, fut élevée au creux d'un bassin sur un site géographique peu favorable il est vrai (peut-être une île) mais s'offrant comme point de vue idéal pour les collines habitées environnantes.

Une capitale sur la voie domitienne : l'exemple d'Apta Iulia

De la cité, fondée dans les années 45-30 avant J.-C., ne subsistent dans la ville actuelle que des substructions ainsi que des tronçons de réseau d'égoûts identifiés dans une quinzaine de caves²⁰. Les vestiges indiquent cependant assez clairement l'existence, au cœur de la cité, d'un centre monumental exceptionnel s'organisant autour et, surtout, dans la partie nord du *forum*²¹.

Les recherches entreprises permettent à ce jour de restituer au centre de la ville antique, aux proportions relativement réduites, un vaste espace ouvert couvrant près d'un hectare à l'intersection du *cardo* et du *decumanus*. Il s'agissait du *forum*, vraisemblablement limité par d'imposants monuments publics, tels des entrepôts, ou encore des magasins dont des restes suggestifs sont conservés en sous-sol à l'ouest de la place (rue Sainte-Anne, rue des Marchands). Les éléments permettent de situer avec probabilité dans ce secteur, des galeries voûtées parallèles et superposées sur plusieurs niveaux.

Au nord, le *forum* ouvrait sur le *decumanus maximus* (qui se confond avec le tracé de la voie domitienne) par un monument imposant occupant une situation privilégiée. Il s'agit peut-être ici des vestiges du temple de Rome et d'Auguste mentionné par les inscriptions ou encore du Capitole comme le suggère la division tripartite rappelant le culte dédié à la triade capitoline (Jupiter, Minerve, Apollon) (fig. 2). L'existence d'autres temples dans la cité est probable, comme l'ont avancé les historiens Remerville ou Boze, mais n'a pas été attestée à ce jour dans la ville. En revanche, la découverte en 1886 au sud de la chapelle des Pénitents Blancs, du fameux « Trésor d'Apt » constitué de riches offrandes²², pourrait indiquer la proximité d'un lieu de culte.

17. Le lieu-dit « Tavernoure », sur le tracé de la voie domitienne dans la plaine de Mane, pourrait suggérer la présence dans ce secteur d'une nouvelle mutation.

18. Les découvertes datent respectivement de 1986 et 1996 et les opérations archéologiques ont été confiées au SRA et au SACGV.

19. PELLECUER L., 1997 ; BARRUOL G. BORGARD P. et MOURARET J., 1997.

20. Étude réalisée par DUMOULIN A., BARRUOL J. et G., se référer à : BARRUOL G., 1968 ; DUMOULIN A. et BARRUOL G., 1968.

21. Les restes du forum furent observés à l'occasion de fouilles (menées par le chanoine J. Sautel) précédant la construction du marché couvert en 1938. Plus récemment (1984), une nouvelle campagne (dirigée par A. Kauffmann) fut menée avant les travaux de ré-aménagement de l'actuelle place J. Jaurès.

22. Le lot conservé au musée Calvet d'Avignon livra 31 objets plus ou moins luxueux parmi lesquels une lampe de bronze suspendue à des chaînettes, des coupes, bassins, cruches, ...



*Fig. - 2 Les vestiges de la cave Guigou : le temple capitolin ?
Photos : P. Seguin.*

Le patrimoine en sommeil des caves d'Apt : un temple capitolin sous un immeuble de la rue des Marchands ?

De ce monument subsiste aujourd'hui un soubassement composé de trois salles parallèles (ou cellae) bâties en petit appareil élevé sur une ceinture en gros blocs. Elles ouvraient chacune directement, au nord, sur le cardo ou sur un portique. La longueur réelle de ces volumes nous est inconnue, un mur de cloisonnement en petit appareil édifié dans un second temps à l'époque romaine, divisant chaque cella.

Les espaces accessibles actuellement dans la cave Guigou correspondent à la partie nord du monument et ont une dizaine de mètres de longueur pour une largeur de 4,50 m. Le sol de ces espaces se situe à 3,50 m environ sous la chaussée actuelle. La partie méridionale de l'édifice fut totalement remblayée sur une épaisseur de plus de 3,00 m et correspond aujourd'hui à la cour intérieure de l'immeuble.

Des trois larges baies, donnant sur le cardo au nord, subsistent les piliers et les piédroits construits en grand appareil qui supportaient à l'origine des arcs monumentaux. Les claveaux sculptés, remployés à la fin de l'Antiquité ou au Moyen-Âge, illustrent par leur position une phase de profonds remaniements de l'édifice que l'on pourrait attribuer imprécisément à l'époque romane ou antérieurement ; c'est dans ce secteur, en effet, que furent édifiés (sans pouvoir les situer précisément) le baptistère Saint-Jean, l'église Saint-Paul ainsi que d'autres constructions et aménagements dépendant du chapitre cathédral. Une rue caladée médiévale et son égout axial, occupe d'ailleurs aujourd'hui encore, au nord des trois salles, l'emplacement présumé du portique ou du cardo antique.

Les abords du forum

Plus au nord, une basilique occupait, selon G. Barrauol, l'emplacement actuel de la cathédrale et son abside correspondrait au mur semi-circulaire visible dans les deux cryptes et contre lequel les arcatures aveugles de la crypte supérieure furent adossées au XII^e siècle.

C'est à proximité de la sacristie que fut encore observé au XVII^e siècle un arc ou porche triomphal correspondant peut-être, selon le même auteur, à l'une des entrées monumentales du théâtre.

Le théâtre

Ce dernier fut édifié en bordure du Calavon où il serait tentant de restituer une enceinte de protection, après avoir considéré le niveau de sol de l'*orchestra* environ 3 m sous la chaussée actuelle. L'aspect général du monument peut être perçu grâce à deux ensembles architecturaux dans les caves du musée archéologique et dans la rue Sainte-Delphine (fig. 3 p. 108). Le premier est constitué d'une partie de l'*orchestra*, des cinq premiers gradins et d'un couloir d'accès hémisphérique. Le second correspond à l'angle sud-est du monument. Les différentes observations et relevés topographiques effectués restituent au centre de la cité romaine un monument dont la façade mesurait environ 90 m de long²³. Par ses dimensions, le théâtre d'*Apta Iulia* peut être considéré comme l'un des plus importants de la Gaule méridionale.

L'absence au cœur de la ville d'une butte naturelle a contraint les constructeurs à opter pour un édifice entièrement bâti et donc différent de celui d'Orange, adossé à la colline Saint-Eutrope dont le flanc supporte les gradins. Les aménagements du théâtre d'Apt étaient ainsi supportés par de puissants massifs de maçonnerie, visibles dans la cave du musée. Dans l'autre cave, les deux murs en grand appareil désignent aussi un autre endroit du monument ; nous sommes à présent à l'intérieur de l'un des deux flanquements (ici à l'est) de la scène nommés « grands foyers » (ou *basilicae*) destinés à accéder aux gradins et utilisés comme loges. L'accès à ce volume s'effectuait depuis le *cardo* par un porche monumental large de 4,75 m. Réduit au Moyen-Âge, ce passage fut obstrué à l'époque moderne. Le second mur, orienté est-ouest, constituait la façade du théâtre, rythmée comme à Orange par des piliers et des baies. Ces nouveaux accès ouvraient probablement à l'origine sur un portique, aujourd'hui peut-être en sommeil sous les remblais du jardin de la cathédrale.

23. À titre d'exemple la façade du théâtre d'Orange mesure 103 m, celle de Nîmes environ 85 m et celle de Vienne 130,40 m.



fig. 3 Les restes du théâtre romain de la rue Sainte-Delphine.

Photos : J. Huissoud.

La périphérie de la cité

Autour de ce centre monumental et à la périphérie de la cité, l'existence d'habitations est assez imprécise encore mais régulièrement attestée depuis le XIX^e siècle par de nombreuses découvertes dispersées²⁴ Dans différents quartiers extérieurs à la ville, enfin, des découvertes indiquent la présence de riches demeures suburbaines romaines à la Madeleine, au Clos, aux

Bassins, à Saint-Martin par exemple. Plus loin et au sud de la ville notamment, signalons de nombreuses observations faites à Rocsalrière, Saint-Massian, ou encore aux Tourettes.

La cité possédait en outre plusieurs nécropoles situées le long de la voie domitienne à l'ouest et à l'est de la ville, ainsi qu'au bas du ruisseau de la Marguerite, dans le secteur sud-est. De multiples découvertes anciennes ont permis ces localisations. La plus récente date de l'au-

24. Au rang des hypothèses, signalons également la présence à l'extérieur de la ville d'un amphithéâtre (arènes) et de thermes qui pouvaient se situer au sud de l'actuelle sous-préfecture.

tomne 1997 et correspond à un ramassage d'ossements humains et d'un fragment de dalle réalisés dans le lit asséché du Calavon par des enfants au pont des Fringants.

La campagne romaine

Une nouvelle politique de gestion rationnelle des campagnes devait compléter le dispositif colonisateur mis en place par les Romains. La voie domitienne apparaît à nouveau, au nord du Luberon, comme un élément essentiel dans l'organisation des territoires attachés à une cité-capitale.

On s'aperçoit, par exemple, que la centuriation (découpage des terres) de la colonie de *Cabellio* obéissait à l'orientation du tracé rectiligne à l'est de la ville, régulièrement recoupé par des chemins perpendiculaires (les *cardines*) distants de 710 m. La *mutatio Ad Fines*, dont il a déjà été question, constituait quant à elle un relais frontalier avec le territoire d'*Apta Iulia*, perpétuant d'ailleurs en cela un fait établi par les indigènes. Au-delà de cette limite, la trame de la cadastration obéissait à des orientations générales sensiblement différentes.

L'autre manifestation caractérisant l'investissement des campagnes à l'époque gallo-romaine réside dans l'installation d'habitats de types divers qui indiquent pour certains la ré-utilisation des sites pré-romains ; les *villae* suburbaines ou rurales (fermes et domaines d'ampleur variable), les habitats dispersés de hauteur ou encore les *vici* (habitats groupés à vocation agricole, artisanale ou commerciale).

Malgré les différentes découvertes, relativement nombreuses, réalisées ces vingt dernières années, un constat mitigé s'impose ici encore. Le paysage rural est mal connu et l'état des connaissances souffrent de la dispersion des sites identifiés, autant que du manque de programmes

d'études qui permettraient d'exploiter certaines interventions conduites dans l'urgence.

Les villae

Une *villa* est un domaine plus ou moins important dont les aménagements répondent aux vocations agricoles et résidentielles. Leur apparition correspond à la fondation des cités-capitales à la fin du I^{er} siècle avant J.-C. et leur utilisation peut avoir couvert plusieurs siècles. S'il n'est pas aisé de définir exactement l'importance de leur rôle sur le territoire antique, on peut cependant avancer que leur implantation et l'attribution du domaine foncier qui leur sera dévolu pourront marquer le paysage jusqu'au Moyen-Âge en instaurant un principe de continuité.

Au sud du Luberon, de nombreuses implantations ont été localisées au cours de prospection. Elles se répartissent (selon P.-A. Février) en trois zones :

- des Borys (Mérindol) à Lauris puis Cadenet à l'ouest de la région,
- de Cucuron à Saint-Martin-de-la-Brasque et du Luberon à Sannes au centre,
- et de Cadenet au nord de Pertuis, avec le territoire de la Bastidonne pour le secteur oriental.

Les observations indiquent dans la campagne actuelle des déséquilibres inexplicables révélant par exemple des lacunes dans la plaine de la Durance, sur les pentes du Luberon, autour de la Tour d'Aigues, Pertuis et dans le secteur limité par Lourmarin, Cucuron, Ansouis et Cadenet²⁵.

L'implantation des *villae* reconnues peut avoir été favorisée par la présence de points d'eau ; c'est le cas pour les Borys à Mérindol (établissement dégagé mais jamais étudié), la Ginestière à Cabrières ou encore le Carré à La Motte

25. FÉVRIER P.-A., op. cit., pp. 15-17.

d'Aigues. En l'absence de source, un réseau de canalisations assurait l'alimentation des établissements situés plus au sud ; Gayet, Laval, les Vérunes à l'est de Cadenet, la Tuilière à Villelaure.

Les dernières études entreprises dans le bassin d'Apt à l'occasion des travaux d'aménagement hydraulique ont permis d'identifier une vingtaine de sites probables de *villae* parmi lesquels :

- sur la commune de Bonnieux : aux lieux-dits Nogant, la Colombine, Thourame, Saint-Jean,
- sur la commune de Goult : aux Pèbres,
- sur la commune de Lacoste : au Bas Clos,
- sur la commune de Joucas : aux Daunis,
- sur la commune de Saint-Saturnin-lès-Apt : à Saint-Pierre d'Agnane et Croagnes.

Les observations réalisées mettent notamment en évidence la relative faiblesse en superficie des sites identifiés qui n'excédaient visiblement pas 5 ha, avec une moyenne de 2 ha environ. Les plus étendus appartiennent, selon une tendance générale, à un mouvement spécifique intéressant la fin de l'Antiquité.

Les découvertes ou indices renseignent imparfaitement sur les fonctions et la durée d'utilisation des *villae*. C'est ainsi que l'étude très partielle de la *villa* Saint-Jean à Bonnieux illustre l'activité d'un établissement ayant fonctionné du II^e au VI^e siècles. Reconnus sur une superficie de 12500 m², les restes ont livré plusieurs éléments (une aire de battage empierrée, une cuve peut-être vinaire et des fragments de meules) permettant d'identifier la *pars rustica* destinée aux travaux agricoles. À l'opposé de ce secteur, les observations en surface ont permis de localiser la partie habitée du domaine, grâce aux nombreux fragments de céramique fine, aux tesselles de mosaïque et surtout aux éléments architecturaux identifiés.

À Buoux, au lieu-dit les Crottes, une fouille

extensive menée en 1993 sur un site de *villa* a livré de plus amples données (fig. 4)²⁶. L'établissement partiellement dégagé (sur 1600 m²) fut occupé au I^{er} et II^e siècles. Il était composé de quatre ailes et d'un portique organisés autour d'un grande cour. Les signes relevés dans l'aile sud (enduits peints, sols en béton de tuileau, éléments de système de chauffage) désignent ici la partie résidentielle (*pars urbana*) incomplètement conservée. Les autres ailes, sans parti décoratif et aux sols de terre battue, pourraient être interprétées comme des communs.

L'indispensable traitement ostentatoire des parties résidentielles des *villae* est rarement perçu et illustré par exemple à Lacoste, au lieu-dit le Bas Clos, où un pavement mosaïqué d'époque augustéenne fut découvert à l'occasion du creusement d'une tranchée de fondation. À Villelaure, à la Tuilière, quatre pièces appartenant à une *villa* ont livré chacune un pavement de mosaïque. L'ensemble, fouillé en 1900, fut daté de la fin du II^e siècle après J.-C. L'unique mosaïque conservée au États-Unis (musée Paul-Betty à Malibu Californie) illustre un épisode de l'Énéïde, le combat de Darès et Entelle.

Des zones d'inhumation isolées ou regroupées complètent le schéma de l'habitat type gallo-romain comme l'ont démontré encore récemment les découvertes effectuées à Saignon au lieu-dit la Molière ou encore à proximité de la chapelle Saint-Julien à Rustrel²⁷.

À Cucuron au lieu-dit Pourrières, c'est un mausolée qui fut découvert. De ce monument, daté de la première moitié du I^{er} siècle, proviennent trois acrotères d'angle sculptées représentant des masques théâtraux.

L'église paroissiale de Cadenet possède, quant à elle, un fragment de sarcophage en marbre remployé en bénitier. Cette pièce, classée au titre des Monuments Historiques, est richement décorée de scènes mythologiques en bas-reliefs. Elle révèle une certaine opulence de la classe rurale.

26. Fouille réalisée par BLAISON J.-L. et BUISSON-CATIL J. pour le SACGV.

27. Opérations SACGV dirigées par BORGARD P., BUISSON-CATIL J. (1992) et VOYEZ C. (1993).

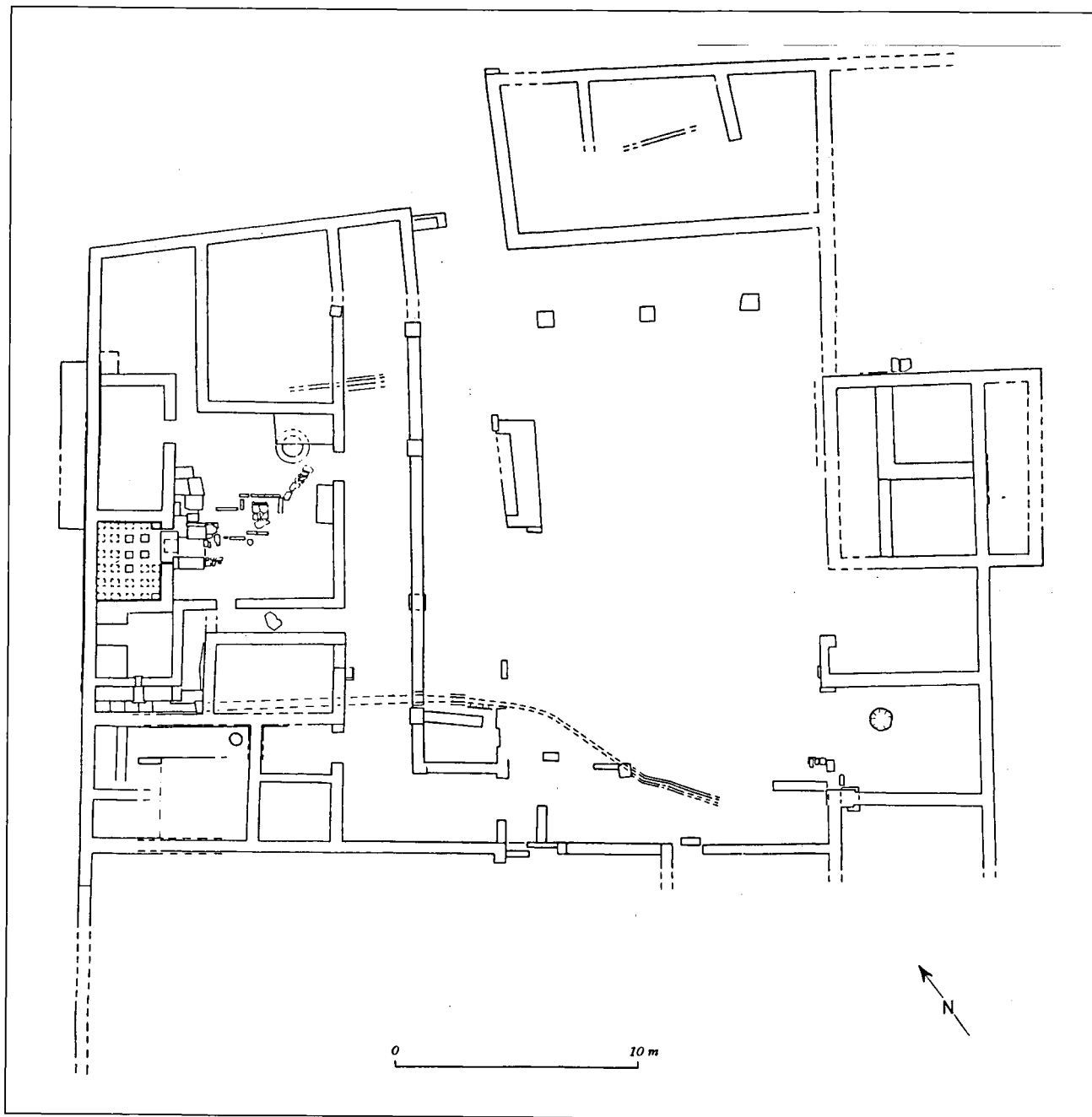


Fig. 4 - Plan de la villa des Crottes à Buoux.
Dessin F. Chardon, SACGV.

Les établissements modestes à vocation artisanale ou agricole

Au titre des établissements modestes peuvent être rangés les habitats groupés, établis sur des sites de l'âge du fer et qui illustrent une continuité d'occupation. C'est le cas par exemple dans le sud Luberon pour les *oppida* pré-romains de Castel-Sarrazin à l'entrée de la Combe de Lourmarin occupé jusqu'au IV^e siècle, pour le Castellar de Cadenet ou encore pour le site de Saint-Julien à la Bastidonne, utilisé jusqu'au haut empire.

Ils sont, par nature, plus difficiles à identifier lors des campagnes de prospection sauf dans le cas d'une activité artisanale permettant de déceler des indices en surface (tuile ou céramique dans le cas d'atelier ou de four de potier ; nous citerons ainsi à titre d'exemple la découverte d'un four de potier dans le quartier des Bas-Heyrauds à Ménerbes, ou encore d'un four de tuilier dans la montée de Lagarde d'Apt sur la commune de Rustrel).²⁸

Dans le vallon de Gaude à Manosque, un projet industriel²⁹ a ainsi récemment permis d'étudier l'un de ces sites qui livra un bâtiment frustré couvrant une surface de 560 m² et dont l'espace interne était cloisonné. Ce petit établissement, utilisé entre le II^e et le III^e siècle, pourrait avoir eu une fonction artisanale comme l'ont suggérée à proximité un bassin de réserve et de décantations d'argile.

À la Motte d'Aigues, au lieu-dit Cante Bonne, fut découvert un bâtiment du I^{er} siècle à vocation d'abord viticole puis résidentielle couvrant une surface réduite (moins de 200 m²)³⁰. Le rôle initial de cet aménagement était le stockage de grosses jarres (les *dolia*).

À Cabrières, un décor en bas-reliefs, repré-

sentant une scène de halage d'une barque chargée de tonneaux, pourrait illustrer les travaux exécutés dans un de ces *vici* si mal connus.

Les sanctuaires de campagne

Afin d'achever cet inventaire synthétique des aménagements ruraux gallo-romains nous ne pouvons omettre de mentionner l'existence de sanctuaires. Ils occupaient dans le paysage des positions symboliques et pérennisaient souvent une présence déjà ancienne.

À Saint-Saturnin-lès-Apt, de fortes présomptions indiquent l'existence d'un tel établissement au sommet de l'éperon, vraisemblablement occupé par un *oppidum* pré-romain puis, plus tard, par le donjon castral et sa chapelle récemment restaurée. De ce sanctuaire subsistent dans les élévations médiévales de gros blocs en remploi parmi lesquels figurent une inscription incomplète et une stèle. Un récent sondage réalisé dans le chœur³¹ devait confirmer l'hypothèse en livrant de nouveaux indices lapidaires (fragment d'enduit peint, marbre sculpté, élément d'entablement utilisé comme autel) et en démontrant l'existence, sous les fondations de la chapelle, d'un hypothétique monument ruiné.

À Lioux, le site de Verjusclas a livré, à proximité d'un probable habitat protohistorique, un sanctuaire peut-être dédié à Mars et constitué à l'origine de quatre petites cellules (*cellae*) au plan simple et protégées par un enclos. Son utilisation fut longue (entre le I^{er} et le V^e siècle) et marquée par la construction d'un cinquième temple à l'extérieur de l'enceinte. Le site livra de très nombreuses offrandes sous forme de petits vases votifs puis de monnaies illustrant l'ultime période d'utilisation.

28. Respectivement étudiés par D. CARRU (SACGV, 1986) et P. de MICHEL (SACGV, 1997).

29. Projet du GIE Géométhane. Étude menée par BERARD G., BOISSINOT P., GAZENBEEK M. pour le compte de l'AFAN en 1991.

30. Fouille SRA, conduite par BIZOT B. en 1993.

31. Sondage réalisé par l'auteur de la notice dans le courant de l'hiver 1997, à la demande de la commune (opération SRA/AFAN).

L'ANTIQUITÉ TARDIVE ET LE HAUT MOYEN-ÂGE

Le glissement des valeurs et l'avènement d'un nouveau pouvoir : le Christianisme

Lorsqu'en 410 Rome tombe aux mains des Wisigoths d'Alaric, le sort de l'empire semble déjà joué. L'année 476 marquera la fin de l'Antiquité et correspond à la destitution du dernier empereur Romulus Augustule par Odoacre (roi des Hérules, peuple german). Avant ces événements, le christianisme avait pris une place prépondérante au sein du pouvoir jusqu'à accéder au libre exercice en 313, sous le règne de Constantin (306-337) et s'affirmer définitivement avec Théodose à la fin du IV^e siècle.

Ces mutations profondes devaient avoir des répercussions politiques essentielles qu'ont illustré, depuis le III^e siècle, les découpages successifs des territoires du sud de la Gaule. Ceux-ci durent en même temps connaître les invasions qui ne cesseront en fait que vers 972 avec la victoire des comtes de Provence sur les Sarrasins établis dans le massif des Maures.

Dominés par les Burgondes dès le Ve siècle, les pays de Luberon connaîtront un émiettement général des structures administratives correspondant probablement aussi à une forte diminution de la population. Tel est le résultat des observations réalisées par exemple dans le bassin d'Apt et qui ont permis d'inventorier un nombre limité de sites de l'Antiquité tardive³² ; 35 seulement contre 95 illustrant la période précédente, soit un retrait de deux tiers environ. Ce constat peut cependant être trompeur et se trouve quelque peu relativisé par les découvertes de terrain qui révèlent un certain dynamisme. C'est ainsi que l'on constatera, en même temps qu'une continuité d'occupation de certains habitats, l'apparition de nouvelles productions de céramique locales (les DSP, Dérivées des Sigillées Paléochré-

tiennes) ou importées d'Afrique du nord.

La phase chronologique suivante (du VI^e au IX^e siècle) indique un net ralentissement de l'activité qui se traduit par une pauvreté extrême des données de terrain. De cette période ne sont perçues que des bribes historiques en Provence et les pays de Luberon ne font, hélas, pas exception à cette règle. Et si la rareté des textes force le constat, l'archéologie si riche pour l'Antiquité se trouve elle-même démunie et privée de repères. Cette phase nommée haut Moyen-Âge constitue bien pour les chercheurs l'une des problématiques majeures.

C'est ainsi que les thèmes illustrés dans le chapitre précédent se trouvent ici totalement vidés de leur substance ; qu'en est-il des questions se rapportant à la ville et ses symboles, à l'habitat urbain ou rural, à la gestion des campagnes et à l'activité économique ? Pendant ces siècles de crise prolongée l'homme n'a, semble-t-il, plus trouvé la force de marquer le pays de son empreinte ou, s'il l'a fait, nous parvenons encore mal à décoder la plupart des messages. Et comme pour affirmer l'émergence d'un nouvel ordre en marche, celui là même qui conditionnera l'ère médiévale, c'est dans l'expression du culte chrétien que l'on puisera l'essentiel des données.

L'Antiquité tardive

La présence d'indices archéologiques indique de façon imprécise (sous forme de céramique fragmentée) une certaine continuité dans l'occupation de quelques habitats anciens, sans pour autant nous permettre d'interpréter totalement les données ; c'est le cas par exemple pour Perréal, les éperons de Saint-Saturnin-lès-Apt, le vallon de Gaude à Manosque, le rocher de Saignon, les *villae* des Crottes à Buoux ou Saint-Jean à Bonnieux...

On doit cependant insister pour cette période sur le nombre réduit des événements archéo-

32. Aménagement hydraulique de la vallée du Calavon, SACGV.

logiques d'importance ouvrant des perspectives scientifiques³³. Et à ce titre d'exception nous mentionnerons deux opérations ; la première concerne l'archéologie urbaine et illustre une importante activité artisanale ayant diffusé les productions dans la région. Le site fut découvert en 1984 à l'occasion des fouilles menées sur la place Jean Jaurès d'Apt par André Kauffmann l'actuel conservateur du musée de la ville³⁴. Mais c'est sans conteste le site de Saint-Estève à Ménerbes qui aura le plus contribué à l'avancement des connaissances.

Le site de Saint-Estève à Ménerbes

Découvert en 1993, il a permis la mise au jour en milieu rural d'un ensemble religieux du VI^e siècle dont la monumentalité étonne et rappelle plus les coutumes urbaines. Le site est constitué de bâtiments organisés autour d'une cour pourvue d'un bassin quadrilobé ; au nord furent identifiés un édifice à vocation funéraire ainsi qu'une abside appartenant à l'église primitive (fig. 5). Dans la partie orientale du secteur oriental, un enclos livra de nombreux sarcophages de pierre marqués, pour certains d'entre eux, d'un signe renvoyant aux premiers temps de la chrétienté. La découverte, enfin, de trois stèles et d'épigraphes dignes d'une riche nécropole urbaine,³⁶ confirmait le caractère exceptionnel de l'événement qui éclaire d'un jour nouveau l'activité rurale, sûrement plus ouverte aux usages de la ville qu'on ne pouvait le penser jusqu'alors³⁷.

Le Haut Moyen-Âge

Cette période est plus complexe encore à appréhender et ne livre globalement aux historiens et aux archéologues que de rares indices clairsemés dont l'exploitation est malaisée. Les

rares documents paléographiques conservés et intéressant le Luberon revêtent donc une importance essentielle ; il s'agit du Cartulaire de l'église d'Apt, et des polyptiques de Wadalde et de Nortald pour le sud Luberon livrant des informations sur la période antérieure à l'an mil.

Le Cartulaire de l'église d'Apt³⁸

Il réunit 128 chartes datées entre les IX^e et XII^e siècles, dont 54 sont antérieures à l'an 1000. Une carte précise du *Pagus Aptensis* a ainsi pu être dressée, présentant une multitude de sites ruraux (hameaux, domaines, lieux-dits, chapelles isolées) dont le souvenir est encore parfois imprimé dans le paysage actuel. La documentation révèle en particulier une continuité probable dans l'utilisation des sites antiques de *villae*, gérant des unités éparpillées sur un très grand domaine (plusieurs dizaines d'hectares si l'on se réfère aux exemples arlésiens).

Le polyptique de Wadalde³⁹

Daté de 813, il dresse une liste des domaines agricoles dépendant de l'abbaye Saint-Victor de Marseille parmi lesquels figurent trois établissements situés en Pays d'Aigues : les *villae Marciana*, *Domado* et *Bedada*. La première étendait son activité sur les territoires de Cadenet, Ansouis, Cucuron, Sannes et Saint-Martin-de-la-Brasque. Un document postérieur de quelques années (le Polyptique de Nortald, 835) indique que cette *villa* devait étendre considérablement son activité et passer de 11 à 24 *colonicae* (dépendances).

33. Si les chapelles rurales constituent un terrain de recherche tout indiqué, nous sélectionnerons parmi elles deux établissements situés à Saint-Saturnin-lès-Apt (chapelle castrale) et à Sainte-Tulle (chapelle Sainte-Tulle) et dont une étude exhaustive (et urgente pour la seconde, menacée de dégradations) révélerait sans doute une origine très ancienne.

34. KAUFFMANN A., PELLETIER J.-P., RIGOIR J. et Y., 1987.

35. Étude réalisée par le Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne (CARTRON I., CODOUY, FIXOT M., MICHEL d'ANNOVILLE C.).

36. Nous prendrons ici pour exemple la nécropole située le long du ruisseau de la Marguerite à Apt et qui livra notamment deux superbes sarcophages en marbre de l'école d'Arles conservés l'un à la cathédrale de la ville et l'autre au musée lapidaire d'Avignon. Ou encore le site de Saint-Pierre-de-Sannes qui livra un sarcophage de même type conservé au musée d'Apt.

37. CARTRON I., CODOUY. et FIXOT M., 1992 ; GUYON J., 1992.

38. DIDIER N., DUBLED H. et BARRUOL G., 1964.

39. FÉVRIER P.-A. Dir., op. cité, pp. 18-19.

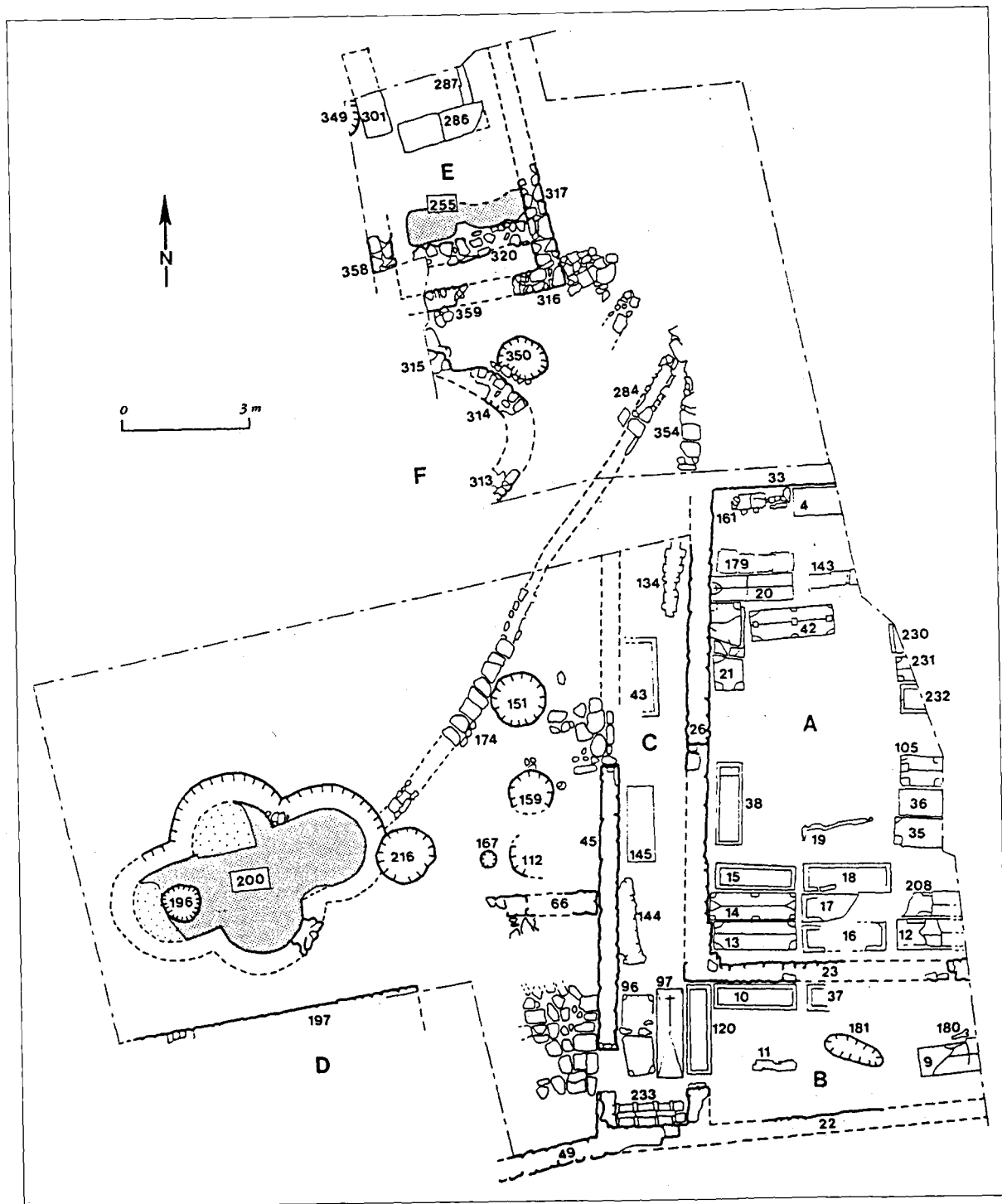


fig. 5 - Le site de Saint-Estève de Ménerbes : plan des vestiges.

Relevés : I. Cartron, F. Chardon, C. Michel d'Annouille.

28 *colonicae* constituaient la *villa Bedada* entre Grambois et Mirabeau.

Ces documents confirment qu'au cours de cette phase de mutation profonde, et malgré une crise démographique générale, la campagne en particulier démontre des capacités à soutenir et même développer l'activité. Le déséquilibre avec la ville paraît s'être stabilisé et la redynamisation des domaines antiques ruraux pourrait avoir largement contribué à maintenir les populations en état. On peut considérer que le nombre de ces établissements dispersés était important et qu'ils ne furent pas tous mentionnés dans les rares documents à notre disposition.

On pourrait ainsi, comme tendent à le démontrer les innombrables implantations agricoles mais aussi religieuses figurant dans le Cartulaire de l'église d'Apt, attribuer à l'espace rural une fonction revitalisante essentielle. Cette perception relativisera quelque peu pour le haut Moyen-Âge l'image ternie et cette sensation établie de vide. Le problème majeur réside cependant dans notre incapacité aujourd'hui encore à identifier ces formes dans le paysage et à en déterminer les caractères. Les raisons de ce constat sont peut-être à trouver dans la fragilité des techniques de construction ou encore dans une tendance à consommer et produire en petites quantités. Nous prendrons le cas de la céramique, agent indispensable de détection et de datation des sites et qui, pour cette période et dans notre région, nous est encore pratiquement totalement inconnue.

Un inventaire, bien plus récent cette fois puisque publié en 1964, permet de localiser les monuments et les vestiges lapidaires préromans. On s'apercevra presque avec résignation que ces travaux sont toujours d'actualité et que les découvertes plus récentes, quand elles existent, n'ont que très peu enrichi le dossier.⁴⁰

Ce constat confirme la difficulté à établir pour le haut Moyen-Âge un état des lieux synthétique.

A ce jour, et en l'état de la recherche, nous devons nous contenter des seuls indices que nous sommes en mesure d'identifier et qui sont les éléments lapidaires ayant appartenu au mobilier d'église. Parmi ceux-ci les autels tabulaires représentent les objets les plus courants et les plaques de chancels (ou cancels, barrières liturgiques séparant la nef du chœur) les plus rares.

Ces pièces sont identifiables grâce aux décors caractéristiques qui renvoient à une tradition carolingienne et dont le meilleur exemple conservé en France est peut-être le fameux chancel de l'église Saint-Pierre-aux-Nonnains de Metz, magnifiquement mis en valeur dans le musée archéologique de la ville.

Les seuls éléments de ce type conservés en Luberon se trouvent à Apt dans les cryptes de la cathédrale. Il s'agit de trois plaques en remploi dont la face vue présente un répertoire décoratif classique d'entrelacs et de pampres de vigne stylisés. On trouvera également sur place un autel tabulaire décoré au niveau des tranches de motifs végétaux similaires et de colombes. Ces détails rappelleront les tables provenant de l'ancien village Saint-Germain de Buoux conservées dans l'église paroissiale, ou encore les tables de Vaugines ou de Cavaillon (fig. 6).

CONCLUSION

La lecture de ce document révélera en premier lieu les difficultés à établir une synthèse à partir d'un ensemble géographique et humain disparate pour lequel il est impossible de définir, pour la longue période traitée tout au moins, la notion de Territoire. Les lacunes dues à des connaissances encore fragmentaires et dispersées, peuvent également expliquer les nombreuses imprécisions et les tâtonnements qui jalonnent cet état des lieux.

Une fois identifiées et explicitées, ces difficultés et ces lacunes offrent cependant l'avanta-

40. BARRUOL G. et MARTEL P., 1964.

ge de cibler de nombreux thèmes et de révéler des orientations probables qui n'auraient d'intérêt que dans une divulgation large et un prompt développement. Telle fut la motivation qui anima ce travail de collecte, réalisé par un non-spécialiste, et qui ne se veut en aucun cas exhaustif. Son unique ambition fut de porter, malgré les inévitables tendances à la schématisation, un regard global et accessible sur un sujet riche autant que porteur et qui illustre les espoirs passés et les espoirs futurs des pays du Luberon.

Les sujets d'étude et de réflexion liés au passé des hommes ne manquent pas et la lecture de l'ensemble des travaux réunis dans ce document confortera le constat. Cependant plutôt que de nous lancer dans une longue énumération des thèmes liés par exemple à la gestion de l'environnement paysager dans l'habitat, ou encore à l'image de la ville du haut Moyen-Âge, nous profiterons de l'occasion qui nous est donnée pour souligner l'attrait croissant que ce passé suscite chez les résidents des pays du Luberon. Convaincus à juste titre de vivre sur un territoire d'exception imprégné de la culture des hommes, ils n'en demeurent pas moins, la plupart du temps, coupés des sources.

Au terme de notre enquête nous formulerons donc le vœu de voir se développer parallèlement à des programmes de recherche, une politique innovante destinée aux milieux associatifs et scolaires, à la population. Ceci dans le but d'ouvrir des perspectives attractives traitant des thèmes de la restitution des connaissances, de la participation à la dynamique et de la ré-appropriation du patrimoine culturel.



fig. 6 - L'autel tabulaire de Cavaillon. Plateau et faces.
Photos Conservation des musées de Cavaillon.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARATIER E., DUBY G., HILDESHEIMER E. Dirs., 1969, *Atlas historique. Provence, Comtat, Orange, Nice, Monaco*, Librairie Armand Colin, Paris.

BARRUOL G. et MARTEL P., 1962, La voie romaine de Cavaillon à Sisteron, *Revue d'Études Ligures*, XXVIII^e année, pp. 125-202.

BARRUOL G. et MARTEL P., 1964, *Les monuments du haut moyen âge - Inventaire paléochrétien et préroman de Haute-Provence*, n° spécial de la revue *Alpes de Lumière*, n° 34.

BARRUOL G., 1961, Oppida pré-romains et romains en Haute-Provence, *Cahiers Rhodaniens*, n° 8, pp. 62-94.

BARRUOL G., 1964, L'autel et les cancels paléochrétiens de Limans (Basses Alpes) dans *Cahiers Archéologiques*, XIV, pp. 67-84.

BARRUOL G., 1968, Essai sur la topographie d'Apta Julia, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, pp. 101-158.

BARRUOL G., 1969, Les peuples pré-romains du sud-est de la Gaule - Étude de géographie historique, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, Supplément n° 1, éd. P. de Boccard, Paris.

BARRUOL G., BORGARD P., MOURARET J., 1997, Une borne milliaire de la voie domitienne, Actes du colloque : Le Pays d'Apt dans l'Antiquité, *Revue ARCHIPAL* n° 41, pp. 20-33.

BELLET M.E., BORGARD P., 1990, Vestiges antiques à Cavaillon (Vaucluse), immeuble de la CNROB, *Bulletin Archéologique de Provence*, n° 19, pp. 13-19.

BENOÎT F., 1959, Le sarcophage de Lurs en Provence, situation dans l'art géométrique barbare, dans *Cahiers Archéologiques*, X, pp. 27-70.

Bilan Scientifique. Publication annuelle, DRAC/PACA., Service Régional de l'Archéologie.

BONNETAIN H., 1996, Le Calavon antique avait-il deux bras ? *Bulletin ARCHIPAL*, n° 38, p. 75.

BONNETAIN H., CODOUY., 1996, Note sur un anneau en bronze du premier âge du fer découvert à Saint-Saturnin en 1981, *Bulletin ARCHIPAL*, n° 39, p. 45.

BOZE Abbé, 1813, *Histoire d'Apt*, Laffitte Reprints (réimpression Marseille 1971).

BRUNI R., 1981, *Buoux*, monographie, Luberon Nature.

CARRU D., 1987, Fouille de sauvetage à Ménerbes (Vaucluse), le site des Bas-Heyrauds, *Bulletin ARCHIPAL*, n° 15, pp. 1-4.

CARTRON I., CODOUY., FIXOT M., 1992, Saint-Estève de Ménerbes, I : L'archéologie, *Provence Historique*, tome XLII, fasc. 167-168.

Cavaillon, modèle à déposer, 1986, Catalogue de l'exposition, Cavaillon, 11 avril - 11 mai 1986.

CURNIER M., 1973-1974, *Étude des autels chrétiens du Ve au XIIe siècles en Provence (Bouches-du-Rhône, Var)*, mémoire dactylographié sous la direction de G.-D. d'Archimbaud.

DIDIER N., DUBLED H., BARRUOL G., 1964, Le cartulaire de l'église d'Apt, Paris.

DUBY G. Dir., 1980, Histoire de la France urbaine I : *La ville antique*, Éditions du Seuil, Paris.

DUMOULIN A. et BARRUOL G., 1968, Le théâtre romain d'Apt, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, pp. 159-200.

FÉVRIER P.-A. Dir., 1981, Le Pays d'Aigues, Inventaire Topographique, Imprimerie nationale, Paris.

FÉVRIER P.A., BATS M., CAMPS G., FIXOT M., GUYON J., RISER J., 1989, *La Provence des origines à l'an mil*, Éd. Ouest-France, Paris.

GUYON J., 1992, Saint-Estève de Ménerbes. II. Les inscriptions, *Provence historique*, tome XLII, fasc. 167-168.

KAUFFMANN A., PELLETIER J.-P., RIGOIR J. et Y., 1987, Les céramiques de l'Antiquité tardive au XIe siècle dans les fouilles de la place Jean Jaurès à Apt, *Archéologie du Midi Médiéval*, 5, pp. 61-84.

MARKIEWICZ C., 1996, Prospection des caves d'Apt : évaluation d'un potentiel architectural historique en sommeil, *Bulletin ARCHIPAL*, n° 40, pp. 81-89.

MOIRENC C., 1862, Promenade aux environs d'Apt : Notice sur le Pont Julien, Institut des Provinces - *Congrès d'Apt*, Apt, pp. 173-189.

Notices d'Archéologie Vauclusienne, 1990, n° 1 Vallée du Calavon, Service d'Archéologie du Conseil Général de Vaucluse, Cavaillon.

PELLECUER L. et DURANDT., 1984, À la recherche d'*Ad Fines* sur la voie domitienne entre Apt et Cavaillon, *Bulletin ARCHIPAL*, n° 5, 1984, pp. 3-12.

PELLECUER L., 1997, Le point sur *Ad Fines*, Actes du colloque : Le Pays d'Apt dans l'Antiquité, *Bulletin ARCHIPAL* n° 1, 1997, pp. 20-33.

SAUZE E., 1984, Le polyptyque de Wadalde : problème de toponymie et de topographie provençales au IXe siècle, *Provence Historique*, 1984, pp. 5-53.